



HAL
open science

La médecine byzantine à la croisée de l'Orient et de l'Occident

Marie-Hélène Congourdeau

► **To cite this version:**

Marie-Hélène Congourdeau. La médecine byzantine à la croisée de l'Orient et de l'Occident. 37. Kölner Mediaevistentagung. Knotenpunkt Byzanz: Wissensformen und kulturelle Wechselbeziehungen, Sep 2010, Köln, Allemagne. pp.223-231. halshs-00730438

HAL Id: halshs-00730438

<https://shs.hal.science/halshs-00730438>

Submitted on 10 Sep 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La médecine byzantine à la croisée de l'Orient et de l'Occident

Dans le Prologue de la *Cribratio Alkorani*, Nicolas de Cues évoque sa rencontre à Constantinople, en 1437, avec un médecin turc qui supervisait les hôpitaux de la ville et qui mourut de la peste lors d'une tournée d'inspection des hôpitaux dont il avait la charge :

« Balthasar de Luparis, marchand à Constantinople, (...) me raconta comment un Turc sage et important, après avoir été instruit en secret, à Péra, de l'évangile de saint Jean, se proposait, avec douze autres notables, de venir trouver le pape et de recevoir une instruction complète, si je me chargeais de les y conduire. (...) Et comme cet homme était le responsable suprême des hôpitaux, il voulut les visiter et, rejoignant ensuite le lieu où le bateau les attendait, se mettre en route vers Rome, mais tandis qu'il faisait cette visite, la peste l'emporta. »¹

Un manuel de médecine de la même époque nous fournit la recette d'un remède attribué au « Saracène Abram, aktouarios² et médecin impérial de l'hôpital des Manges » ; cette recette figure en arabe translittéré en lettres grecques, puis en traduction grecque³.

Un Turc, un Sarrasin, occupant de hautes fonctions hospitalières à Constantinople, des remèdes traduits de l'arabe : la médecine orientale est bien présente dans la capitale de l'empire byzantin. Les sources littéraires sont assez silencieuses sur ce point, mais les livres de médecine sont beaucoup plus prolixes. Ce sont eux que nous interrogerons. Nous présenterons tout d'abord le grand mouvement de traduction en grec de sources médicales,

¹ Nicolas de Cues, *Cribratio Alkorani*, Prologue, 1.3, ed. L. Hagemann, Hambourg 1986, 6.

² L'aktouarios, qui était généralement le médecin de l'empereur et responsable de l'hôpital impérial des Manges à Constantinople, supervisait l'ensemble des médecins hospitaliers de la capitale.

³ Vat. gr. 299, fol. 274 : τοῦ Σαρακηνοῦ τοῦ Ἀβραμ καὶ ἀκτουαρίου τῶν Μαγγάνων καὶ βασιλικοῦ ἀρχιατροῦ. Ce manuscrit contient le iatrosophion (manuel de thérapeutique) de l'hôpital des Manges, compilé au 15^e s. Cf. D. Bennett, *Medical practice and manuscripts in Byzantium*, in: *Social History of Medicine* 13 (2000), 279-291.

principalement orientales, qui commence vers le 10^e s. et se poursuit jusqu'à la fin de l'empire, avant de montrer en quoi la médecine byzantine est le fruit d'une intégration remarquable de ces emprunts à d'autres aires de civilisation.

I – Un grand mouvement de traduction

Nous nous intéresserons principalement aux traductions d'œuvres orientales, très bien documentées.

A) Pourquoi traduire ?

Une question se pose d'emblée : les Byzantins sont les héritiers de la grande tradition médicale grecque, qui a nourri la médecine en Orient comme en Occident. Quand on dispose d'Hippocrate, de Galien et de Dioscoride dans le texte original, pourquoi aller voir ailleurs ? Certains traducteurs nous donnent un aperçu des motifs de leur entreprise dans des préambules qu'ils insèrent en tête de leurs traductions.

Ainsi, au 11^e s., un médecin constate que les ouvrages grecs, en particulier ceux de Galien, n'indiquent pas de thérapie pour la variole, qui désole alors l'empire. Sur l'ordre d'un empereur byzantin dont il ne nous précise malheureusement pas le nom, il se met donc en devoir de « (traduire) en langue grecque l'ouvrage excellent du sage Razi sur la variole, qui était écrit en arabe »⁴. A la même époque, le prôtovestiaire⁵ Syméon Seth fait précéder son traité sur les facultés des aliments, dédié à l'empereur Michel Doukas, d'un préambule fort instructif sur ses motivations et sa méthode de traduction :

« De nombreux savants, ô très grand empereur, non seulement grecs, mais aussi persans, arabes et indiens, ont composé des recueils sur les propriétés des aliments ; sur certains sujets, ils ont poussé la matière plus loin que nécessaire, mais d'autres, ou bien ils les

⁴ Prologue de la traduction grecque du traité de Razi, éditée par De Goupil en appendice à son édition d'Alexandre de Tralles : I. Goupyl, *Alexandri Tralliani medici libri XII*, I, Paris 1548, 244-259. Sur ce traducteur, qui est peut-être Syméon Seth, voir M.-H. Congourdeau, *Le traducteur grec du traité de Rhazès sur la variole*, in : A. Garzya (ed.), *Storia e Ecdotica dei Testi Medici Greci. Atti del II Convegno Internazionale Parigi 24-26 maggio 1994*, Napoli 1996, 99-111.

⁵ Prôtovestiaire : dignitaire de la cour impériale à Byzance.

ont laissés complètement dans l'oubli, ou bien ils les ont jugés dignes d'une vague mention ; c'est pourquoi j'ai jugé qu'il fallait collecter à partir de tous les recueils ce qu'il y a de meilleur et de plus véridique, car une telle entreprise est nécessaire pour la conservation d'une santé parfaite, or rien n'est plus précieux parmi les choses de la vie. Mais puisque le commun a coutume de nommer certains aliments d'une façon, et les anciens médecins d'une autre façon, j'emploierai des noms les plus communs et les plus répandus, de façon à être clairement compris par tous. »⁶

Un peu plus tard, un autre médecin explique qu'il a traduit le *Zad al-Musafir* (Guide du voyageur) d'Ibn al-Gazzar en raison de son utilité : « En s'appliquant (à son étude), on peut facilement être secouru, (...) surtout quand on voyage souvent à l'étranger. (...) C'est pourquoi (...) je l'ai traduit avec grand soin de son dialecte arabe en grec, sans me préoccuper de la beauté du langage, mais uniquement de l'utilité commune ... »⁷ Le motif de ce mouvement de traductions est donc simple : on traduit ce qui manque, ce qui peut être utile.

B) Que traduit-on ?⁸

Les traductions concernent tout d'abord des monographies. Ce peut être tout d'abord une monographie sur une maladie. Le traité de Razi sur la variole et la rougeole que je viens d'évoquer est traduit au 11^e s., quand la maladie envahit l'empire, sur l'ordre de l'empereur : il s'agit donc ici d'une commande impériale. D'autres petits ouvrages traitent d'une catégorie de remèdes : c'est ainsi que l'on trouve dans plusieurs manuscrits médicaux un traité sur les purgatifs, attribué à « saint Jean Damascène »⁹ ; en réalité, il faut rendre la paternité de l'original de ce traité à Yuhanna ibn Masawayh, médecin nestorien à Bagdad au 10^e siècle,

⁶ Syméon Seth, Préambule du traité *Sur les facultés des aliments*, ed. B. Langkavel, *Simeonis Sethi Syntagma de alimentorum facultatibus* (Teubner), Leipzig 1868, 18.

⁷ Prologue de la traduction du *Zad al-Musafir* par Constantios de Memphis (Paris. gr. 2241), édition partielle par Ch. Daremberg, *Notices et extraits des manuscrits médicaux*, vol. 1, Paris 1853, 75-76.

⁸ On trouvera une liste des traités médicaux arabes traduits en grec dans A. Touwaide, *Arabic into Greek. The Rise of an International Lexicon of Medicine in Medieval Eastern Mediterranean?*, in : C. Fraenkel/J. Fumo/F. Wallis/R. Wisknovsky (eds.), *Prolegomena to an Intellectual History of the Middle Ages*, Ithaca 2010 (à paraître).

⁹ Cf., entre autres, Paris. gr. 2239, fol. 162v.

connu sous le nom de Mésué, ou de Pseudo-Mésué, qui écrivit en arabe des Canons sur les purgatifs¹⁰.

Concernant les procédés de diagnostic, le grand médecin arabe Avicenne était l'auteur de plusieurs opuscules sur les urines¹¹ ou sur le pouls¹², qui furent traduits à plusieurs reprises et abondamment copiés.

Une encyclopédie thérapeutique connut une destinée particulière. Il s'agit du *Zad al Musafir*, déjà cité, d'Ibn al-Gazzar, médecin de Kairouan au 10^e s.¹³, qui pour chaque maladie présente les causes, les symptômes et la thérapeutique. Ses sources sont essentiellement les médecins grecs (Hippocrate, Galien, Dioscoride) et quelques médecins arabes. De Kairouan, le traité est passé rapidement en Espagne, puis en Italie où il fut traduit en latin par Constantin l'Africain, sous le titre *Viaticum*. Mais il connut aussi une traduction en grec, ou plutôt, semble-t-il, deux traductions. La première fut effectuée en Italie du sud au 11^e s. par un médecin du nom de Constantin de Reggio, et connut un grand succès, sous le nom d'*Ephodia* (provisions pour la route)¹⁴. Cette traduction, de même que les manuscrits qui en dépendent,

¹⁰ Sur ce texte, qui fut aussi traduit en latin, cf. S. Lieberknecht, *Die Canones des Pseudo-Mesue : Eine mittelalterliche Purgantien-Lehre (Quellen und Studien zur Geschichte der Pharmazie 71)*, Stuttgart 1995. Je n'ai pu consulter ce livre.

¹¹ Les opuscules d'Avicenne sur les urines (en particulier un *περὶ οὔρων* et un *περὶ οὔρων διαγνώσεως*) ont été traduits en grec à plusieurs reprises. Une de ces traductions grecques est éditée dans I. L. Ideler, *Physici et medici graeci minores*, Berlin 1842, réimp. Amsterdam 1964, vol. II, 286-302.

¹² Le traducteur d'un traité d'Avicenne sur le pouls l'introduit ainsi, à la suite de son propre ouvrage sur le même sujet : « J'ai exposé cela dans toute la mesure qu'il m'était possible ; mais le très sage Syrien Avicenne dira ces choses de la façon la plus claire. Voici son traité mot à mot. » L'ensemble est édité par I. L. Ideler, *Physici* (nt 10), vol. II, 254-256.

¹³ Sur Ibn al-Gazzar, cf. F. Micheau, *La connaissance d'Ibn al-Gazzar, médecin de Kairouan, dans le Proche-Orient arabe*, *Arabica* 43 (1996), 385-405.

¹⁴ L'édition de ce texte est annoncée par E. G. Pentogalos depuis plusieurs années : cf. A. M. Ieraci-Bio, *La medicina greca dello Stretto (Filippo Xeros ed Eufemio Siculo)*, in : F. Burgarella/A. M. Ieraci Bio (eds.), *La cultura scientifica e tecnica nell'Italia meridionale bizantina. Atti della sesta Giornata di studi bizantini, Arcavacata di Rende, 8-9 febbraio 2000*

donne correctement le nom de l'auteur, Ibn al-Gazzar¹⁵. La diffusion en fut si vaste que des manuscrits du 14^e s. présentent le traité comme « ce très fameux livre des Syriens » ou « ce livre fameux depuis longtemps qu'on appelle aussi, à bon droit, le Syrikos (l'Arabe) ». Plusieurs manuscrits médicaux qui ne contiennent pas les Ephodia en donnent des extraits, avec la suscription : ἐκ τοῦ Συρικοῦ¹⁶.

La deuxième traduction des Ephodia est due à un certain Constantios de Memphis. Le nom de l'auteur arabe s'est perdu en route : Constantios attribue le traité à Ishaq Israeli, qui était en réalité le maître d'Ibn al-Gazzar. Dans son préambule, Constantios signale qu'il a ajouté beaucoup de recettes empruntées à des médecins arabes et grecs : les Ephodia ont commencé à se transformer. Elles continueront : dans certains manuscrits, le texte ne peut plus prétendre au statut de traduction ; les Ephodia n'y apparaissent plus que comme un canevas commode dans lequel des médecins classent leurs propres recettes. Dans un premier temps, on a conscience que l'origine est arabe. Ainsi, deux manuscrits donnent comme titre au recueil : « Le livre des Perses¹⁷ Razi, Mesué, Avicenne, Isaac, Jean Damascène »¹⁸ ; Ibn al-Gazzar a disparu. Au bout du chemin, on ne trouve plus qu'un simple catalogue de recettes qui ne garde des Ephodia que les têtes de chapitre. Le Guide du voyageur est devenu un simple iatrosophion (manuel de thérapeutique), titre qu'il porte d'ailleurs dans un manuscrit du 15^e s., le Vind. med. gr. 47.

= Studi di filologia antica e moderna 13 (2006), 109-123. Des extraits des Ephodia se trouvent dans Ch. Daremberg, Notices et extraits des manuscrits médicaux, vol. 1, Paris 1853, et dans G. Mercati, Filippo Xeros Reggino, Giovanni Alessandrino Iatrosophista e altri nel codique vaticano degli 'Ephodia', in : Idem, Notizie varie di antiqua letteratura medica e di bibliographia (Studi e Testi 31), Vatican 1917, p. 10-41.

¹⁵ Les noms arabes étant composés de plusieurs noms, les manuscrits donnent tantôt l'un tantôt l'autre des noms de ce médecin, mais il s'agit bien du même auteur.

¹⁶ Ainsi, par exemple, le Paris. gr. 2239, du 13^e s., ou le Vind. med. gr. 30, copié en 1315.

¹⁷ Un certain flou règne dans les dénominations des peuples qui résident à l'est de l'empire byzantin. Ainsi, le « Perse » avec lequel conversa l'empereur Manuel II à la fin du 14^e s. était probablement un Turc.

¹⁸ C'est le cas du Monac. gr., BSB 70.

Une dernière catégorie de traductions est constituée par des listes de remèdes, comme ces compilations d'antidotes traduits du persan au 14^e s.¹⁹, ou ces collections de remèdes mêlant recettes grecques, arabes, persanes ou latines²⁰

C) Qui traduit ?

Certaines de ces traductions sont anonymes. D'autres, qui portent un nom, ne sont pas datées : on ne peut que les situer entre la rédaction de l'original et la date des manuscrits les plus anciens qui les contiennent.

Mais certains traducteurs ne sont pas complètement inconnus. Ainsi, le premier traducteur des Ephodia, Constantin de Reggio, était un médecin d'Italie du sud au 11^e s. A cette époque, Arabes et Grecs cohabitaient dans cette région. Constantin a ainsi pu réaliser sa traduction (plus proche d'ailleurs d'une paraphrase) avec la collaboration de médecins de langue arabe²¹. A la même époque, à Constantinople, le prôtovestiaire Syméon Seth, proche de l'empereur et bon connaisseur de l'arabe, rédige un traité Sur les vertus des aliments, dont il emprunte la matière « non seulement aux Grecs, mais aussi aux Perses, aux Arabes et aux Indiens ». On a calculé que 87% de ses informations proviennent de médecins arabes²². Le même Syméon est peut-être l'auteur de la traduction grecque du traité de Razi sur la variole.

D'autres noms de traducteurs apparaissent dans les manuscrits : ainsi, le moine Merkourios, qui traduisit un traité d'Avicenne sur le pouls²³ ; un médecin du nom de Christodoulos, qui fit une traduction d'un traité du même Avicenne sur les urines, dans un grec si approximatif (il s'agissait peut-être d'un décalque strictement littéral) que Jean

¹⁹ Ces antidotes sont édités par A. Kuzès, Quelques considérations sur les traductions en grec des oeuvres médicales orientales, in : *Praktika tès Akademias Athenôn* 14, 1939, 205-220.

²⁰ Cf. Vind. med. 21 (14^e s.), Vatic. gr. 282 (15^e s.), Vind. med. 27 (16^e s.).

²¹ Cf. A. Touwaide, Kidney dysfunction, from the Arabic to the Byzantine world in 11th and 12th century southern Italy, in : *Journal of Nephrology* 22 (S14) (nov-dec. 2009), 12-20.

²² G. Harig, Von den arabischen Quellen des SymSeth, in : *Medizinhistorisches Journal* 2 (1967) 248-68.

²³ Ce traité est édité par Ideler, *Physici* (nt 10), vol. II, 254-256.

Zacharias l'aktouarios éprouva le besoin de le remettre en « beau grec »²⁴ ; un médecin juif du nom de Benjamin qui traduisit de l'arabe divers remèdes²⁵

Après une interruption (repérable par l'absence de manuscrits), le mouvement de traduction reprend au 14^e siècle²⁶, grâce en particulier à quelques aventuriers : dans les dernières années du 13^e s., un savant du nom de Grégoire Chioniades va de Constantinople à Tabriz, ville persane occupée alors par les Mongols, pour se perfectionner en médecine et en astronomie ; il en revient avec des textes d'astronomie et de médecine persans qu'il a traduits en grec²⁷. Deux autres savants de Constantinople, Georges Chrysokokkès et Constantin Méliteniôtès, traduisent eux aussi des antidotes persans²⁸.

Dans le même temps, les manuscrits recueillent une foule de recettes thérapeutiques arabes. Cet afflux soudain est peut-être lié à l'arrivée de médecins arabes rescapés du sac de Bagdad par les Mongols (1258), et venant se réfugier avec leurs livres de médecine à Constantinople, récemment reconquise sur les Latins (1261) et en pleine restauration²⁹. La

²⁴ Ideler, *Physici* (nt 10), vol. II, 286-302. Certains historiens en ont déduit que Zacharias connaissait l'arabe, et l'ont en conséquence crédité de la traduction du traité de Razi sur la variole, qu'une note marginale dans un manuscrit attribue à un « aktouarios ». En fait, le traité fut traduit au 11^e s., alors que Zacharias exerça au 14^e s. Sur ce sujet, cf. M.-H. Congourdeau, *Le traducteur grec* (nt 4).

²⁵ Cf. Vat. gr. 282, fol. 437v : ἕτεροι σκευασίαι κοκκίων ζουλαπίων ἐμπλάστρου συντεθείσα εἰς τὴν Ἑλλάδα παρὰ Ἰουδαίου Βενιαμίν (« Autres préparations de pilules et d'emplâtres animaux (?) traduits en grec par le juif Benjamin »).

²⁶ Cf. A. Touwaide, *Arabic Medicine in Greek Translation. A Preliminary Report*, in : *Journal of the International Society for the History of Islamic Medicine (ISHIM)* 1 (avril 2002), 45-53.

²⁷ Sur Georges-Grégoire Chioniades, cf. D. Pingree, *Gregory Chioniades and Palaeologan Astronomy*, in : *Dumbarton Oaks Papers* 18 (1964), 133-60.

²⁸ Ces antidotes sont édités par Kuzès, *Quelques considérations* (nt. 17).

²⁹ A. Touwaide, *Arabic urology in Byzantium*, in: N. G. De Santo/L. Iorio/S. G. Marketos/S. G. Massry/G. Eknayan (eds.), *The History of Nephrology*, (New Series 1), Milan 2004, 167-173.

collaboration des médecins grecs et arabes aurait alors stimulé l'intégration mutuelle des médecines arabe et grecque.

II Byzance au carrefour

La médecine byzantine, telle qu'elle apparaît dans les derniers siècles de l'empire, est en effet un confluent où convergent diverses traditions médicales.

A) Médecine grecque

Nous passerons vite sur la médecine grecque proprement dite, qui est ici chez elle. La médecine byzantine a pleinement assimilé son passé glorieux. Les œuvres d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride n'ont jamais cessé d'être copiées, mais le sont encore plus lors de la renaissance des Paléologues ; ces œuvres sont non seulement copiées mais actualisées, corrigées, mises à jour, surtout dans le domaine de la thérapeutique³⁰.

On ne se contente pas de vivre sur l'acquis : d'Alexandre de Tralles au 6^e s. à Jean Zacharias l'aktouarios au 14^e, les médecins byzantins ont enrichi le corpus des œuvres médicales.

B) Médecine d'Occident

Ce qui vient d'Occident n'est pas ignoré. Le traducteur d'un traité sur les urines précise qu'il s'agit de l'œuvre « de celui que les Indiens appellent Ali ibn Sina, c'est-à-dire Ali fils de Sina, et que les Italiens appellent Avitzianos »³¹ : il connaît le nom latin d'Avicenne, ce qui signifie très probablement qu'il n'est pas ignorant de la médecine latine.

³⁰ Cf. B. Mondrain, Lire et copier Hippocrate et Alexandre de Tralles au XIV^e siècle, in : V. Boudon-Millot et al. (eds.), *Ecdotica e ricezione dei testi medici greci. Atti del 5. Convegno internazionale*, Napoli, 1-2 ottobre 2004, Napoli 2006, 359-410 ; Ead., *La copie de manuscrits médicaux au XIV^e siècle ; Démétrios Angelos et la médecine*, in : *Livret-Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Section des sciences historiques et philologiques* 19 (2003-2004) 90-94.

³¹ Περί ούρων πραγματεία ἀρίστη τοῦ σοφωτάτου παρὰ μὲν Ἴνδοις Ἀλλή Ἐμπνὶ τοῦ Σινὰ ἦτοι Ἀλλή υἱοῦ τοῦ Σινὰ, παρὰ δὲ Ἰτάλοις Ἀβιτζιάνου. Cf. I. L. Ideler, *Physici* (nt 2), vol. II, 286.

Au 13^e s., Nicolas Myrepsos, médecin à la cour de Jean Vatatzès, utilise l'Antidotaire de Nicolas de Salerne pour rédiger le sien, qui sera lui-même retraduit en latin par un troisième Nicolas, de Reggio en Calabre³².

L'occupation de Constantinople par les Latins de 1204 à 1261 favorise les contacts, et des médecins latins profitent de cette occasion pour se fournir en manuscrits de médecine grecque qu'ils emporteront en Occident, en faire copier d'autres et reproduire les illustrations de plantes médicinales à partir de manuscrits illustrés de Dioscoride dérobés à la faveur du sac de Constantinople en 1204³³. Ainsi, l'échange se fait dans les deux sens.

C) Médecine d'Orient

Le grand mouvement de traduction de textes médicaux arabes contribue à l'intégration de la médecine orientale à la médecine byzantine, qui s'exprime à la fois dans les mots et dans les choses. Les mots, par la présence dans les manuscrits de nombreux lexiques botaniques disposés en deux colonnes, principalement arabe-grec. Les termes techniques et les noms de plantes ou de minéraux sont parfois simplement translittérés (transcrits phonétiquement en caractères grecs) dans les manuels de médecine, et les médecins grecs ont donc besoin de ces lexiques pour savoir à quoi correspond tel terme d'une recette ; d'autre part, ces lexiques permettent et révèlent à la fois la collaboration entre médecins grecs et arabes, puisque nous avons constaté la présence de ces derniers dans l'empire byzantin, qu'il s'agisse de l'Italie du sud au 11^e s. ou de Constantinople à partir du 13^e s. Un exemple frappant est celui du lexique élaboré au 15^e s par Néophytos Prodromenos (moine-médecin de l'hôpital du Kral de Pétra à

³² Cf. B. Mondrain, Nicolas Myrepsos et une collection de manuscrits médicaux dans la première moitié du XIV^e siècle : à propos d'une miniature célèbre du Parisinus gr. 2243, in : A. Garzya/J. Jouanna (eds.), *Testi medici greci, tradizione e ecdotica. Atti del III Convegno Internazionale*, Napoli, 15-18 ottobre 1997, Naples 1999, 403-418.

³³ Cf. A. Touwaide, *Latin Crusaders, Byzantine Herbals*, in: J. A. Givens/K. M. Reeds/A. Touwaide (eds.), *Visualizing Medieval Medicine and Natural History, 1200-1500* (AVISTA Studies in the History of Medieval Technology, Science and Art 5), Aldershot 2006, 25-50.

Constantinople) : ce lexique explicite, dans l'ordre de leur apparition, tous les termes arabes qui se trouvent simplement translittérés dans un manuscrit des Ephodia³⁴.

L'existence de ces lexiques est utile pour repérer à quelle plante déjà connue des Grecs correspond tel terme arabe d'une recette. Mais certains termes arabes demeurent translittérés car ils n'ont pas de correspondant en grec. Car ce ne sont pas seulement les noms, mais aussi les plantes elles-mêmes qui peuvent être importées et celles-ci parfois n'ont pas de dénomination grecque. Dès le 11^e s., le traité de Syméon Seth sur les facultés des aliments témoigne de la présence en domaine grec de plantes et d'autres ingrédients venus d'Orient. L'adoption de la pharmacopée arabe s'accompagne de l'importation de nouveaux ingrédients.

On trouve des témoignages flagrants de cette intégration dans certains iatrosophia, ces manuels de thérapeutique élaborés le plus souvent dans le cadre des hôpitaux. Ces iatrosophia, qui reflètent la pratique médicale dans ces hôpitaux, contiennent un grand nombre de remèdes d'origine orientale. Un exemple en est le manuel de Dèmètrios Pepagomenos, au 15^e s., dont le plus ancien manuscrit comporte, en translittération grecque, des termes arabes (τζαπαρικόν), persans (λαζούριον), turcs (άμπαρ) et même indiens (ζαδόαο)³⁵.

D) Orient-Occident

Les iatrosophia sont une source inestimable pour apprécier la médecine byzantine issue de cette intégration entre Orient et Occident. Le iatrosophion dit « d'Amantos » du nom de son éditeur, qui fut compilé par des élèves de Jean Argyropoulos au 15^e s., comporte des phrases telles que : « tiré d'un livre franc » ou « trouvé dans un livre turc »³⁶. On trouvait donc des livres de médecine turcs à Constantinople à la veille de sa chute. Quant au iatrosophion de Staphidakis, un manuel de médecine populaire du 14^e s., on y trouve des termes latins,

³⁴ Sur les lexiques, et particulièrement celui de Néophytos Prodromenos, voir A. Touwaide, *Arabic Medicine* (nt. 23).

³⁵ Cf. M. Capone Ciollaro, *Demetrio Pepagomeno, Prontuario medico, testo edito per la prima volta con introduzione, apparato critico e indice*, in : *Hellenica et Byzantina Neapolitana* 21 (2001) ; Eadem, *Ricettario medico attribuito a Demetrio Pepagomeno*, in: T. Creazzo/G. Strano (eds.), *Atti del VI Congresso nazionale dell'Associazione italiana di studi bizantini*, Catania-Messina, 2-5 ottobre 2000, Catania 2004, 121-131.

³⁶ K. Amantos, *Ίατροσοφικόν κωδικς*, in : *Athèna* 43 (1931), 148-70.

italiens ou français, et son contenu médical révèle une grande proximité du compilateur avec l'école de Salerne³⁷.

La médecine byzantine reflète donc bien la place de Byzance « à la croisée des mondes ». Le passé grec prestigieux de la médecine hippocratique et de la pharmacopée de Dioscoride nourrit une activité médicale intense dans les hôpitaux jusqu'à la fin de l'empire. C'est aussi à Byzance que cette tradition médicale grecque où passé et présent se marient s'enrichit de la médecine occidentale de Salerne et de la médecine orientale, qu'elle soit arabe, persane ou turque. Car loin d'en rester aux traductions, les médecins byzantins ont élaboré une science médicale entièrement tournée vers l'art de guérir, et dont le seul critère est l'efficacité : d'où qu'elle vienne, une recette qui guérit est adoptée et intégrée. Ce critère peut aussi expliquer la présence d'un filon de médecine irrationnelle (magique, astrologique ou miraculeuse) qui, bien que toujours présente, ne tient cependant qu'une place très marginale. Par bien des côtés, et principalement par le rôle des hôpitaux, où s'effectua cette synthèse, la médecine byzantine préfigurait les temps modernes.

³⁷ Cf. B. Mondrain, Un lexique botanico-médical "bilingue" dans le Parisinus gr. 2510, in: J. Hamesse/D. Jacquart (eds.), *Lexiques bilingues dans les domaines philosophiques et scientifiques (Moyen Age - Renaissance)*, Turnhout 2001, 123-160. B. Mondrain a corrigé le nom de Staphidas, qui avait cours jusque là pour désigner l'auteur de ce iatrosophion, en Staphidakis.